

Frissons vivipares

Cynthia Girard

Numéro 98, été 2003

Les vices

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14457ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, C. (2003). Frissons vivipares. *Moebius*, (98), 41–45.

CYNTHIA GIRARD

Frissons vivipares

l'homme me raconte
l'histoire de la biche et des deux faons
les loups qui hurlent
la femelle abattue
les jeunes chevreuils éperdus

là-bas sur le chemin du réservoir
la main glisse sur la nuque endormie
la nuit se propose
de chasse à froid et de quatre roues
carabines au canon condensé
en mitaines et habits de camouflage

de venin rembourrées
ce soir au bar Tropicana
les femmes dansent nues
au cœur barbare des tambours

sur la trace du mammoth et de la mélancolie
une saison au beurre noir
s'endort au son des caleçons médisants

le fantôme se faufile
du bras une laine héroïne glisse
une constellation titube
au nom des animaux que j'aime

le bûcheron recouvert de paillettes
sur le tapis se déhanche
la main glisse sur le ventre
vermoulu d'un pantalon
la fin est grasse et de cuir véritable

des rêves qui montrent les crocs
qui démasquent les voiles du vicieux vivipare visionnaire

une pieuvre polyglotte
là-bas dans le livre *Les animaux sauvages de l'Amérique du Nord*
nous montre ses seins
carnivores

des plantes menaçantes
un arsenal de sang contaminé
et de petites croix rouges qui tremblent

alors qu'une épluchette de blés d'Inde
nage sur le dos frivole
de l'éternité

je mange la banane
féconde
l'animal délicieux se déshabille
l'homme contemple la danseuse nue

Bébé Papillon nous dévoile
son chargement
quatre cents livres de graisses sourdes
un corps de gras polysaturés se déhanche
la chaire tangué au son des musiques lancinantes
des bucks de bières
des bars en région
des motels crasses

je ris de 9 h à 5 h
quarante heures semaine

l'homme, l'Italien
m'offre une romance spaghetti
un film noir sur noir

j'offre ma culotte
à l'ours affamé
l'arbre qui tangué au vent
le pic sur le bois recherche pitance
j'écoute la télévision
je regarde l'orateur
il nous offre une théorie néolibérale de la vie à deux

j'enfile une cagoule de velours
je brandis mon drapeau noir avec cacahuète
je cours vers l'infini
en boucles, en spirales
je dévale une vie
à quatre pattes

oui je saurai expliquer
voler l'auto sauvage
brandir le bâton de baseball
me faire enfermer
avec les femmes lubriques
les femmes nymphomanes
aux yeux sertis de mitraillettes et de poésies
clandestines

des larmes qui roulent
sur le crocodile en escarpins
l'alligator en sacoché estivale
le serpent en portefeuille distingué

je roule vers ma mort
un capital féroce
sur sa descente
une femme de billets empaillée

le banquier me mord une main
l'œil de Dieu m'épie
les plantes sont très intelligentes
elles demeurent passives

ainsi, je me laisse arroser
renverse la tête vers le soleil

alors qu'un papillon tire sur l'aile du chaos

